9057. C

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGEUR NATURALISTE

DANS LES GUYANES;

Par M. ERNEST LAPORTE,

Officier d'administration du *Voyageur*,
Membre correspondant de la Société Linnéenne de Bordeaux,
et agrégé de la Société des Sciences naturelles
de La Rochelle.

Lu en Séance publique de la Société Linnéenne, le 5 novembre 1856.

Extrait de l'Ami des Champs.

BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
Place Puy-Paulin, 1.
1857

H.
14585
( )

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

Don de l'auteur
H. 16585

SOUVENIRS
D'UN
VOYAGEUR NATURALISTE
DANS LES GUYANES;

Par M. ERNEST LAPORTE,

Officier d'administration du *Voyageur*, Membre correspondant de la Société Linnéenne de Bordeaux, et agrégé de la Société des Sciences naturelles de La Rochelle.

Lu en Séance publique de la Société Linnéenne, le 5 novembre 1856.

ÉMINENCE,

MESSIEURS,

Notre honorable président ayant bien voulu juger le récit que je lui ai fait des péripéties de la navigation que je viens d'effectuer dans les Guyanes, dignes de quelque intérêt, m'engagea à les porter à la connaissance du public d'élite que nous avons l'honneur de voir assister à la séance annuelle de la Société Linnéenne de Bordeaux.

Avant de commencer ce rapport, que je rendrai aussi succinct que possible, permettez-moi, Messieurs, de réclamer toute votre indulgence pour le style et pour le voyageur, qui était loin de penser, à Cayenne, il y a quelques mois, qu'il se trouverait aujourd'hui devant un auditoire aussi imposant.

Le 1er décembre 1855, je quittai les rives de France à bord du *Voyageur*, où j'étais embarqué en qualité d'officier d'administration. Le 9, la vigie signala la terre, et nous

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

aperçûmes d'abord les îles connues sous le nom de *Las Desertas*, et ensuite Madère. Avec quel plaisir nous longeâmes les rives pittoresques de cette île, si fertile et si accidentée par les torrents, les montagnes, les grottes et les rochers! Déjà la température avait beaucoup changé : au froid avait succédé la chaleur, aux productions de notre belle France se mélangeaient celles des pays intertropicaux · Dès le lendemain, en compagnie des autres officiers français mes camarades, nous descendîmes à terre pour nous livrer à une excursion. L'aspect de l'intérieur de Madère ressemble assez à celui de certaines gorges des Pyrénées : des torrents séparent les montagnes; des rochers couverts d'une végétation luxuriante; les propriétés bordées par des haies d'héliotropes, de géraniums et de rosiers; des oiseaux aux couleurs éclatantes; des richesses innombrables dans toutes les parties de l'histoire naturelle; Funchall, ville batie en amphithéâtre et habitée par des Anglais très-riches et très-poitrinaires et des Portugais très-misérables; de bon vin; la neige sur les montagnes et les pantalons blancs dans la plaine : telle est Madère, que nous quittâmes le 15 décembre.

J'y recueillis plusieurs lépidoptères, des patelles, des helix et des pourpres en assez grande quantité.

Je ne vous entretiendrai point des émotions de la navigation, des tempêtes et des calmes que nous avons éprouvés, non plus que de la vie monotone et pourtant si douce du bord, qui ne fut accidentée que par le baptême du tropique, saturnale *matelotesque* qui n'est pas sans charmes. Enfin, le 2 janvier 1856, nous mouillâmes devant Cayenne, lieu de notre station, après avoir laissé derrière nous l'îlet le Père et l'îlet la Mère, le Grand et le Petit-Connétable, rochers qui servent de refuge à des myriades d'oiseaux pélagiens.

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

Le premier être humain que je rencontrai en mettant pied à terre fut une vénérable négresse aux formes prépondérantes, pliant sous le faix de plusieurs régimes de bananes qu'elle portait sur la tête, et fumant avec tout le flegme imaginable une vieille pipe culotée. J'avoue qu'il y aurait eu de quoi dépoétiser la plus gracieuse création de la divinité, à en juger par cet échantillon.

L'aspect de Cayenne, qui renferme 14,000 habitants, est peu enchanteur : les maisons sont bâties en bois ou en torchis; elles sont recouvertes en lamelles de bois appelées *bardeaux*, imitant assez bien l'ardoise. Ces cases ressemblent, à s'y méprendre, à d'immenses volières. Les vitres sont choses inconnues à Cayenne; elles sont remplacées par des persiennes mobiles. Le sol est composé d'argile rouge très-désagréable dans les temps de sécheresse comme pendant les grandes pluies. La végétation y est vivace, et le soleil très-dangereux. Des nuées de moustiques et de kancrelats le soir, sans compter les *ticks*, les *macks* et les *chiques* pendant le jour : tel est Cayenne, qui possède néanmoins des rues vastes et bien alignées, de grands jardins aussi mal entretenus que les maisons, et une immense savane entrecoupée par des palmiers magnifiques, où il ne manque pour en faire une des plus belles promenades possibles que des promeneurs.

Dès le lendemain de notre arrivée, désireux de faire une expérience, je ne dirai pas sur mon courage, mais sur mes nerfs, et voulant voir de près cette nature si nouvelle pour moi, je partis seul, après avoir pris quelques renseignements, pour la *montagne tigre*, ainsi nommée à cause des animaux de la race féline qui l'habitent; j'étais armé de mon fusil et de mon filet à papillons.

Je traversai d'abord de grands marais, et m'engageai, non sans crainte, dans une savane, car j'avais entendu parler de la grande quantité de serpents dangereux qui les

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

habitent, et j'arrivai enfin aux confins des grands bois.

Les grands bois ou forêts vierges ! De quelles expressions pourrais-je me servir pour essayer de faire comprendre l'impression que me produisit leur vue?

Au premier aspect, avancer dans ce labyrinthe de lianes, de palmiers, de cambrouzes et de bambous, paraît impossible; c'était une véritable bataille à livrer contre la nature, et ce ne fut qu'à l'aide de mon sabre d'abattis que je parvins à franchir cette première barrière, pour en trouver une seconde au travers de laquelle je jugeai qu'il serait impossible de se frayer un chemin. Je pris le parti de suivre le proverbe, et ne pouvant vaincre la difficulté, je la tournai en franchissant l'obstacle à l'aide des lianes qui me servirent de support; et ce fut suspendu au-dessus d'un gouffre de verdure que je traversai, à l'aide de mes mains, à plus de cinq mètres du sol, un espace d'environ cent ou cent cinquante pas, et je parvins ainsi à un endroit découvert, où le granit avait remplacé la végétation.

Vous dire l'admiration dans laquelle je me trouvai en présence de cette riche nature, serait chose impossible, et je fus tiré de ma contemplation, non par le rugissement des bêtes féroces, mais par les morsures des fourmis *oyapock*, avec lesquelles je commençai à mon détriment à lier connaissance, et qui me forcèrent à *regagner le bord* à cause de la douleur qu'elles m'occasionnèrent.

Une fois sûr de mes nerfs, j'employai le premier voyage que nous fîmes à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise, à explorer les bords du Surinam et à m'aventurer dans l'intérieur des terres. Là, je fis la remarque de la différence des cultures avec celles de notre Guyane. Ici, la richesse et l'esclavage; chez nous, la ruine des habitations et la liberté des noirs, qui, pour la plupart, en usent pour ne rien faire.

Un des plus beaux fleuves que j'aie jamais visités, et qui

appartient à notre colonie, est sans contredit l'Oyapock. Presque à son embouchure, large de plus de sept lieues, se trouve l'établissement pénitentiaire de la Montagne-d'Argent, bâti en amphithéâtre sur une montagne qui a tiré son nom d'une espèce de *balatas*, grand arbre dont les feuilles blanches en dessous ressemblent au loin à de l'argent. De grandes plantations de café ont été opérées en cet endroit.

La première fois que je visitai cet établissement, c'était le 5 février. J'y trouvai, comme partout, une aimable et gracieuse hospitalité ; je me rendis avec le docteur Chauvelot au lac des Caïmans, où la veille encore il avait réussi à en tuer un de deux mètres. Nous explorâmes ensuite les côtes et les bois environnants, où je ramassai quelques coquilles assez rares et des lépidoptères.

S'il est une chose agréable en marine pour la rapidité de la locomotion et la ponctualité des départs, c'est bien un bateau à vapeur ; aussi, le lendemain au point du jour, nous étions prêts à partir, et au commandement de : *Machine, en avant!* nous entrions, avec une vitesse de neuf nœuds, dans les eaux vaseuses de l'Oyapock, dont la rive droite sur laquelle est établi un poste gardé par un soldat noir et sa femme, est en contestation entre la France et le Brésil.

Que dire des bords de ce fleuve majestueux ? Parlerai-je des palétuviers dont les branches, semblables à une chevelure en désordre, viennent se baigner dans ses eaux ? Vous citerai-je les palmiers au port majestueux, les goyaviers, les caroubiers, les balatas entrelacés aux cambrouses et à des myriades de lianes ; les fleurs aux riches couleurs, mêlées aux oiseaux plus beaux encore ? Dirai-je le silence qui régnait dans la nature, et qui n'était troublé que par le bruit cadencé des roues de notre bâtiment et par les cris discordants des nuées de perroquets qui fuyaient à notre

approche ? Nous fîmes quinze lieues, pendant lesquelles nous n'aperçûmes que des forêts, deux ou trois *carbets* (cabanes des naturels), des îles nombreuses, une habitation, le poste Malouet, passage assez difficile à cause des rochers qui s'y trouvent, et enfin l'établissement de Saint-Georges, qui n'est habité que par les forçats noirs provenant de nos colonies, et qui, outre de nombreux ateliers, produit des cannes à sucre magnifiques et de grands champs de bananiers et de manioc destinés à la nourriture des colons.

Quel dommage que les fièvres intermittentes sévissent sur cette contrée où la fièvre jaune n'a pas encore paru !

A notre arrivée, après avoir terminé les affaires relatives à mon service et visité ce riche établissement, je convins avec M. Dieudonné, chirurgien de ce pénitencier, de faire une excursion au premier saut de l'Oyapock et de pousser de là chez les Indiens *Oyampis*. Dès le soir, une pirogue qu'il manœuvrait avec son agilité de créole nous transporta au premier de nos relais.

C'était la première nuit que je passais dans les grands bois, et j'avouerai en toute franchise qu'elle ne fut guère agréable. Dévorés par les moustiques, nous bivouaquâmes, et, grâce à la fumée qui nous enveloppait, nous pûmes diminuer le nombre de ces peu intéressants hyménoptères. A la lueur des flammes de notre foyer, retentirent les hurlements du *stentor,* grand singe qui imite le rugissement du jaguar. A ses cris répondait le jaguar lui-même, comme pour en rectifier l'intonnation. Ajoutez à cela les soupirs étouffés du caïman, soupirs répétés par tous ceux de son espèce, et vous comprendrez avec moi que notre nuit se passa, non à dormir, mais à entretenir notre feu et à veiller à notre sûreté. Le soleil dissipa l'obscurité et dispersa les voisins peu agréables au milieu desquels nous nous étions

trouvés, et nous nous mîmes en route, accompagnés de quelques Indiens qui nous rejoignirent le matin, attirés par le feu que nous avions allumé la nuit. Quelques cadeaux que j'avais emportés, et surtout une bouteille de tafia, les disposèrent en notre faveur, et je fus bien récompensé de mes fatigues en restant auprès d'eux toute la journée. Les Indiens Oyampis, d'une taille médiocre, forts et nerveux, sont entièrement nus, imberbes, et leur chevelure noire et lisse ressemble à du crin de cheval. Ils sont paresseux, intelligents et rusés. Les femmes sont vêtues d'une simple *gaule,* sorte de chemise de couleur vive; elles possèdent des cheveux et des yeux noirs magnifiques, de très-petites mains délicatement attachées, et des pieds à chausser la pantouffle de Cendrillon.

Je pus recueillir parmi ces braves gens divers objets, surtout des coquilles terrestres, et entr'autres un balime très-rare et une ampulaire assez belle. Nous fûmes reconduits par les Indiens à notre embarcation. Dire leur complaisance et leur affabilité serait chose difficile. Grâce à leur concours, je pus arriver à bord demi-heure avant le départ du *Voyageur,* et je dois avouer que la vue de ces hommes primitifs me fit un grand plaisir.

Avant de revenir à Cayenne, nous déposâmes à l'*Ilet-la-Mère* soixante-dix forçats dont nous avions été chargés à la Montagne d'Argent.

Je suis heureux, Messieurs, de profiter de cette circonstance pour adresser des remercîments publics à M. Chaudière, commandant de ce pénitencier, pour la complaisance qu'il a mise à me procurer les lépidoptères de cette île.

Le lundi, 18 février, nous partîmes de Cayenne pour nous rendre à George-Town, capitale de la Guyane anglaise, où nous arrivâmes le jeudi 21, à trois heures du

soir. A peine la libre pratique venait-elle de nous être accordée, que notre commandant revint de chez le gouverneur nous annoncer que notre bâtiment était requis par le Gouvernement anglais, pour calmer une révolution de noirs qui avait éclaté dans la province de Capouey. Les feux furent rallumés, et nous nous rendîmes au lieu de notre destination. En route, j'appris que les nègres luthériens, jaloux de voir prospérer les madériens émigrés, ou, pour me servir de leurs expressions, les papistes, mettaient le feu à leurs récoltes et à leurs habitations. Tout fut bientôt calmé, grâce à la présence de notre compagnie de débarquement, et cinq jours après, le *Voyageur* revint en triomphateur en rade de Démérary, qui ne présente aux yeux du navigateur, que magasins, débarcadères, nombreux bâtiments et beaucoup de commerce.

A notre arrivée, la ville était en état de siége. Malgré cela je pus me livrer, tant à Capouey qu'à George-Town, à quelques recherches qui furent assez fructueuses, après toutefois que j'eus terminé mes nombreuses affaires. Je pus observer de près les mœurs anglaises, si différentes des nôtres, ainsi que le confortable des habitations. La contrée m'a paru riche et bien cultivée, les bords de la *Démérara* sont couverts de sucreries et de rhumeries; un chemin de fer pénètre jusqu'à 60 kilomètres dans l'intérieur des terres. Tout prospère, et pourtant l'esclavage n'existe plus; il faut avouer que les Anglais ont le don de savoir coloniser.

La fièvre jaune règne constamment à Paramaribo, de même qu'à George-Town, et à mon retour à Cayenne je fus atteint de ce terrible fléau, dont je fus sauvé, grâce aux bons soins qui me furent prodigués par les créoles. Deux mois après, c'était à peine si j'avais la force de me livrer à quelques excursions, et j'eus la douleur de voir mourir sous mes yeux la fleur de notre équipage, et surtout notre

jeune docteur et ami Hugues, fils de l'un des membres correspondants de notre Société, auquel je cherchai à rendre les bons soins qu'il m'avait prodigués lui-même pendant ma maladie.

Après plusieurs voyages opérés dans les divers pénitenciers de l'Est, nous partîmes le 19 mai pour en entreprendre un nouveau dans l'Orénoque. Après avoir relâché pour faire du charbon et des vivres à George-Town, nous arrivâmes à l'embouchure de ce beau fleuve, le mardi 27 mai, et nous mouillâmes dans les passes par 5 mètres d'eau. Notre second mouillage eut lieu à Mana, situé à 200 kilomètres environ de l'embouchure, afin de faire du bois. J'obtins de faire armer une embarcation, et je partis avec huit hommes et notre domestique noir; je m'étais armé de mon fusil et de mes instruments de chasse. Après avoir longé les rives tantôt verdoyantes et tantôt rocheuses de l'Orénoque, je m'engageai dans la rivière de la Coumana, où je tuai un magnifique iguane, ainsi qu'un coq de roche. Ayant remonté cette rivière d'environ 40 kilomètres, je descendis à terre, laissant deux hommes armés à la garde de l'embarcation, et me dirigeai vers une colonne de fumée qui me désignait des habitants. Mon attente ne fut pas trompée, et j'arrivai au milieu d'une vingtaine de carbets, non sans peine et sans fatigue. Je dois dire que, bien que ne comprenant pas leur langage guttural, je fus parfaitement reçu par ces bons Sauvages, auxquels je fis quelques cadeaux; ils me parurent d'une taille plus élevée que les Indiens Oyampis. Comme ces derniers, tant qu'ils ont des vivres, ils passent leur temps couchés dans leurs hamacs, et, d'après ce que je pus comprendre, ils appartiennent à la grande tribu des Ottomaques. Je recueillis chez eux un grand nombre de tortues, de poissons et de gibier, qu'ils échangèrent contre de fausse bijouterie et contre quelques-

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE BORDEAUX

uns des boutons de mon uniforme dont ils paraissaient être grands amateurs. Le lendemain, je regagnai le *Voyageur,* accompagné de deux de leurs pirogues chargées de provisions.

Le 30 mai, nous arrivâmes à Ciudad-Bolivar, où je m'assurai que le proverbe qui dit que, dans les Colonies, on ne voit, le jour, que les chiens et les Français, était la vérité. Je terminai le plus promptement possible mes affaires, et je pus visiter l'intérieur pittoresque du Venezuela. En revenant d'une excursion, je fus salué par des dames dont j'avais fait connaissance en passant un marché avec leur frère, riche négociant de Bolivar, et qui s'étonnèrent, me dirent-elles, de voir un officier français chasser le papillon; ces dames, dis-je, descendirent de voiture, et je me fis un vrai plaisir d'accéder à leur demande en leur montrant la manière de s'emparer et de conserver les lépidoptères, et je dois avouer qu'avant peu je fus distancé par mes élèves, qui me promirent une ample moisson pour mon retour.

Trois jours après, je rencontrai ces dames passagères à bord de l'*Orinoco,* navire vénézuélien, chargé de bœufs pour le Gouvernement français. Ce navire vint se mettre sous notre protection, car le pays est en guerre; et, grâce à notre surveillance et à un branle-bas général de combat qui nous tint sur le pont toute la nuit, nous parvînmes à faire échapper à une prise certaine le navire et les passagères.

Je ne vous raconterai point ce qui m'arriva de personnel jusqu'à mon retour à Cayenne, où je fus obligé de suspendre mes excursions pour passer, par ordre supérieur, au conseil de santé, afin de revenir immédiatement en France pour ne pas subir l'amputation de la jambe gauche, qui, Dieu merci! est sauvée. Je partis de Cayenne le 18 juillet,

après avoir rendu une dernière visite au tombeau que les officiers du *Voyageur* ont fait ériger à leur pauvre ami et docteur Hugues. J'embarquai, le 18 juillet, sur la frégate l'*Africaine*, dans un piteux état. Huit jours après, soutenu par un nègre, j'explorai lentement les mornes de la Martinique, puis la Basse-Terre, et enfin, le 5 septembre, j'abordai à Brest, loin encore d'être entièrement remis, puisque j'ai pu obtenir un congé de convalescence.

Tels sont, Messieurs, les souvenirs d'un voyageur naturaliste, qui aura l'honneur de remettre à la Société le catalogue des espèces qu'il a recueillies, et qui ose réclamer votre pardon pour avoir si longtemps abusé de votre complaisance.

Bordeaux, le 5 novembre 1856.

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou, place Puy-Paulin, 1.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE